Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 26 (1888)
Heft: 26

Artikel: La Grande-Chartreuse
Autor: Michon, Oscar
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-190459

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

fait un bruit d'enfer jusqu'à son arrivée à Roche, où il se calme peu à peu pour se glisser paisiblement dans le lac, à Villeneuve.

— Quelle est la distance d'ici à Roche? demandâmes-nous aux vachers d'Ayerne.

— Oh! voilà,... comme ça... deux heures.

Une heure et demie plus tard, nous adressons la même question à un autre vacher :

— Ça dépend, nous dit-il, si ces messieurs marchent bien, ils ne mettront pas plus de 3 heures.

Ces renseignements étaient si peu précis que nous allâmes dès lors à bon pas, sans plus nous inquiéter du temps ni de la distance, charmés du reste par l'aspect de cette belle vallée pastorale, où les pâturages se succèdent, soigneusement clôturés, et animés par de superbes troupeaux, dont les échos d'alentour redisent le joyeux carillon.

Après cette scène de paix et de bonheur alpestre, le paysage change brusquement. On entre dans d'immenses forêts où la descente s'accentue de plus en plus au bord du torrent, qui gronde sourdement au fond des précipices qu'il a creusés, et retombe parfois en magnifiques cascades.

De temps en temps, deux ou trois pièces de bois sont jetées sur l'abîme, en guise de pont, avec cet écriteau rassurant :

Prière de ne passer qu'une personne à la fois et de ne pas stationner sur le pont.

Mais, à chaque instant, de nouveaux aspects de nouveaux incidents de la nature : Tantôt c'est un sentier délicieusement ombragé, au bord duquel le *Lis martagon* penche ses belles corolles, tantôt des rochers escarpés, un sombre gouffre où l'eau roule ses ondes écumantes, tantôt une corniche qu'il faut longer avec prudence, tantôt une superbe échappée sur le lac et les Alpes.

C'est de surprise en surprise qu'on descend cette partie sauvage et solitaire de la vallée de l'Eau-froide, et que par des sentiers abruptes, quelquefois vertigineux, on tombe sur le joli village de Roche, où quelques verres d'excellent Yvorne, — bien mérités, — vous font facilement oublier les fatigues de la journée, si toutefois il peut y avoir fatigue où il y a tant de plaisir.

Et maintenant, en attendant une nouvelle excursion du dimanche, reprenons courageusement notre rond de cuir.

L. M.

On entend souvent parler de la *Grande-Chartreuse*, à l'occasion de l'excellente liqueur qui se fabrique en quantités énormes dans ce couvent, et dont la vente produit annuellement plus de 2 millions de francs. Mais très peu de personnes connaissent la vie intérieure de ce cloître, caché dans une vallée sauvage des montagnes de l'Isère, non loin de Grenoble, et appelée avec raison le *Désert*.

L'ordre fondé par saint Bruno est un des plus austères. La règle exige que les frères travaillent, mangent, dorment isolément, chacun dans sa cellule, qu'ils se saluent sans se dire un mot, qu'ils ne se réunissent que pour l'office et ne prennent de repas en commun qu'à certains jours de l'année.

Les chartreux portent une robe de drap blanc, avec capuchon de même étoffe, et serrée à la taille avec une ceinture de cuir. Ils sont toujours couverts du cilice, chemise de crin portée sur la peau par esprit de pénitence. Une corde appelée *lombar*, entoure leurs reins.

Un monastère du même ordre existe dans un vallon solitaire de la Gruyère, près de Charmey. Quelques messieurs de Lausanne l'ont visité dernièrement, grâce à une lettre d'introduction de M. le curé D. Le récit qu'ils nous en ont fait nous a si vivement intéressé que nous nous empressons de publier les lignes suivantes contenant une description fidèle et saisissante de la *Grande-Chartreuse*, où les choses se passent exactement de même, la règle étant unique pour les divers établissements de l'ordre de saint Bruno.

La Grande-Chartreuse.

Avant de décrire la vie des Chartreux, il est bon de s'occuper du chemin qui mène à leur couvent.

Deux routes principales y conduisent : la première part de Voiron, la seconde, de Grenoble.

La plus usitée, la plus commode et la plus courte est celle de Voiron, où le chemin de fer vous dépose et où des voitures, attendant à la gare, vous prennent et vous conduisent en deux heures à Saint-Laurent-du-Pont, la première étape.

La route que l'on parcourt est des plus pittoresques ; en quittant Voiron on aperçoit, à droite et dominant la ville, une construction bizarre surplombant un ravin, c'est la maison du diable, sur laquelle court une légende épouvantable.

Bientôt l'attelage de la diligence se complique d'un cheval de renfort qui va aider les deux autres à franchir des côtes abruptes et sinueuses : on monte pendant une demi-heure ; puis tout à coup on aperçoit au loin, dans une profonde vallée, entre des rochers gigantesques, le clocher d'un hameau ; la voiture alors, comme prise de vertige, se met à descendre, à descendre, tournant des précipices, ballotant les voyageurs, qui se cramponnent à leur banquette, s'imaginant à chaque instant que leur dernière heure est arrivée.

Il n'en est rien, heureusement, car au bout d'une autre demi-heure on arrive dans cette vallée qui semble la terre promise ; le petit postillon, un gamin d'une douzaine d'années, qui vous a conduit si bon train au milieu des émotions violentes, vous dit adieu en tendant son bonnet de laine ; vous y jetez une pièce de monnaie, et, fouette cocher ! vous repartez de plus belle sur un chemin presque plat : bientôt vous voyez les premières maisons de Saint-Laurent-du-Pont, où vous entrez quelques minutes après.

Saint-Laurent-du-Pont est un petit village coquet, propre, fleuri, avec une église grande et belle comme une cathédrale, que les habitants doivent à la munificence des Chartreux, qui étendent, du reste, leurs bienfaits à cinq lieues à la ronde.

Tous les visages sont rayonnants dans ce trou ; on voit que les grandes passions qui perdent nos villes n'ont pas fait invasion dans le cœur de ces braves gens : c'est déjà la Chartreuse avec son repos et sa tranquillité.

Voici l'entrée du désert. Nous allons marcher pendant deux heures en côtoyant un torrent, le Guiers-Mort. En été, le torrent s'est fait ruisseau ; il gazouille, il sautille dans son lit de cailloux ; mais il ne faut pas se fier à cet air débonnaire ; lorsque viennent septembre et octobre, et que les neiges envahissent les hauteurs, le Guiers reprend alors ses droits et balaye tout sur son passage.

En 1715, les Chartreux avaient fait construire une lourde porte qui limitait leur domaine ; cette porte fut démolie en 1866 : il ne reste aujourd'hui que deux immenses rochers à mine revêche, à l'aspect imposant et surplombant la route : c'est à partir de là que l'ascension commence.

Un bon conseil : il existe un service de voitures entre Saint-Laurent-du-Pont et le monastère, mais le vrai touriste se garde bien de s'en servir. D'abord il faut l'attendre pendant une heure : c'est du temps perdu ; ensuite, comme le chemin va toujours en montant, on est obligé à chaque instant, que dis-je, au bout d'un quart d'heure on est obligé de descendre du véhicule pour ne pas fatiguer les chevaux ; et puis la route est splendide, il vaut mieux ne rien perdre de ses beautés ; il est impossible, du reste, de se tromper : elle mène directement au couvent.

Le spectacle le plus imposant auquel il m'ait été donné d'assister est celui de ce voyage exécuté un soir d'été, au mois d'août.

En partant à trois heures et demie de Voiron, on arrivait à Saint-Laurent vers 6 heures ; à sept heures on pénétrait dans le désert, et l'on jouissait alors de la vue du coucher du soleil derrière les hauts rochers à pic qui se teintaient de rose et de bleu ; nous étions entourés de la verdure sombre des gigantesques sapins dont les racines se cramponnent ça et là sur les talus.

On manquait d'horizon, mais au-dessus de la tête on apercevait sur l'azur qui se couvrait d'étoiles, des croix de fer ou de bois plantées sur des roches élevées par un de ces paysans remplis de foi, qui avait bravé les dangers d'une chute dans le Guiers-Mort pour que le signe de la Rédemption fût placé là.

A la vue d'un pareil tableau, il est impossible que l'âme ne s'élève pas vers le Créateur de toutes ces beautés ; il est impossible de ne pas comprendre que des hommes abandonnent le monde où nous vivons avec nos passions, pour se retirer seuls dans la contemplation de ces splendeurs.

Puis la nuit vient tout à fait, non pas une nuit sombre, mais une nuit que la lune éclaire avec ses rayons fantastiques ; les sapins prennent des aspects titanesques, et les rochers semblent prêts à s'abîmer sur la tête du voyageur.

Tout à coup l'on entend des sons argentins : c'est le monastère. Toutes les cinq minutes l'horloge fait entendre un petit carillon qui annonce au voyageur exténué que le repos est proche ; quelques pas encore et les murs de la Chartreuse apparaissent enfin ; nous sommes arrivés au but de notre excursion.

Point d'architecture, point de luxe : la simplicité du monastère dans toute sa grandeur.

Un frisson vous parcourt l'épiderme : il fait froid dans ces montagnes au mois d'août, et l'aspect de ce cloître glacial augmente encore l'impression.

Une grosse porte de chêne, lourde, massive, ferrée, surmontée d'une statuette de la sainte Vierge, se présente à nos regards ; nous soulevons un marteau qui, en retombant, va éveiller les échos du couvent et des montagnes ; puis, de l'intérieur, des pas se font entendre, accompagnés du bruissement sec d'un trousseau de clefs ; la serrure grince, la porte tourne sur ses gonds ; un homme habillé de blanc, le capuchon rabattu sur les yeux, se présente ; il s'efface pour laisser passer, il referme la porte derrière nous, et, sans dire un mot, nous fait traverser nne large cour entre deux bassins ou l'eau clapote harmonieusement.

(A suivre). OSCAR MICHON.

Lo vin dè carbatier.

On carbatier avâi dâo crouïo vin. Cein n'est pas râ ; kâ on vo baillè pî trâo soveint dâo penatset quand on tapè po demi-pot su 'na trablia dè tsambra à bâirè. Mâ que volliâi-vo ! Se on carbatier vâo avâi son bâirè franc, se vâo que son vin lâi fassè bon profit et que n'iaussè pas trâo dè déchet dein son bossaton, faut bin que rappondè on bocon ; et ma fâi, suivant coumeint rappond, vo fâ dâo petit-vîlhio que ne fâ pas adé tsantâ aprés la premire quartetta ; kâ on ne rappond pas dâo Clliarmont avoué dâo Fétsy.

On carbatier avâi don dâo crouïo vin, et on dzo que cauquon eintrè tsi li po bâirè 'na petsoletta, cé vin fe férè la grimace à cé que l'avâi démandâ, et qu'eut einvià dè lâi derè que son vin n'étâi què dè la gadrouille ; mâ coumeint n'ousâvè pas lo lâi derè tot net, ye fe âo carbatier ein lo pàyeint :

— Diéro lâi a-te que vo teni cé cabaret ?

— Lâi arà doj'ans à la St-Metsi.

— Doj'ans ! Adon vo z'âi du bin espargni et vo z'âi pu férè voutra clliotta.

— Ao ouai ! l'est à peina, bin soveint, que pu niâ lè dou bets.

— Câisi-vo ! mè qu'é tenu tandi quatre ans onna pinta per tsi no, y'é pu la remettrè et mè reteri avoué onna bouna renaille ; mâ faut bin derè que savé miquemaquâ mon vin.

— Et coumeint fasiâ-vo ?

— Eh bin, ti lè iadzo que trésé on pot dè vin, yeremetté on pot d'édhie, et vo peinsâ se cein mè fasâi dâo profit.

— Vo ne remettiâ jamé dâo vin ?

— Na.

— Adon, à la fin dâi fins, coumeint diabe étâi lo vin ?

— Coumeint lo voûtro ! se fe lo gaillâ ein pregneint lo péclliet dè la porta po s'ein allâ, et modà ein laisseint lo carbatier tot ébaubi.

Un de nos abonnés nous communique, par copie, la lettre suivante, fort curieuse en ce sens qu'elle ne contient absolument que des monosyllabes :

« Mon très cher. — Non je n'ai point dit de mal de vous, ni ne vous ai fait de tort. Ne vous fiez pas à de vains bruits. Mon cœur est franc, sans art ; et quand il est pris je m'y tiens. Je vous vis, je vous crus bon, doux et sûr ; je vous plus et tout fut dit ; et mon sort est beau quand je vis près de vous.

Mes fers n'ont rien de dur ; et cent fois je vous ai vu sous mes lois plus fier qu'un coq et plus gai qu'un roi. Si ce temps n'est plus, la mort est mon lot, et j'y cours... ; mais le trait est fou. Non, je sens qu'il vaut mieux pour vous et pour moi, nous être chers de plus en plus. Oui, je vis pour vous ; la clef de mon cœur est dans vos mains. Je vis pour vous voir, je m'en fais la loi, et je suis à vous pour la vie. »

Recettes de saison.

Cerises à l'eau-de-vie. — Ne pas attendre qu'elles soient complètement mûres pour les cueillir, et couper la moitié de la queue. Peser autant de fois 250 grammes de